

**« Rue Deschambault » ou l'ouverture au monde.**

Gabrielle Roy, *Rue Deschambault*, Montréal, Beauchemin, 1955, 260 p.

Patrick Imbert

Numéro 5, février 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40401ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Imbert, P. (1977). Compte rendu de [« Rue Deschambault » ou l'ouverture au monde. / Gabrielle Roy, *Rue Deschambault*, Montréal, Beauchemin, 1955, 260 p.] *Lettres québécoises*, (5), 32–33.

# «Rue Deschambault» ou l'ouverture au monde.

Relire *Rue Deschambault* et trouver du nouveau dans ce recueil de nouvelles publié en 1955 semble une gageure après tous les articles, commentaires et ouvrages consacrés à Gabrielle Roy. Et pourtant, comme toutes les oeuvres de Gabrielle Roy, *Rue Deschambault* est un recueil très riche, dans lequel il est possible de découvrir beaucoup et de se découvrir. Il faut avouer aussi qu'un point surtout a frappé les critiques se consacrant à Gabrielle Roy; c'est le côté autobiographique de l'ouvrage. Il est vrai, par exemple, que la maison de la famille Roy était sise rue Deschambault à Saint-Boniface et que force détails sont tirés directement de l'enfance ou de l'adolescence de notre auteur. Toutefois, souvenons-nous de la note d'avertissement précédant la nouvelle intitulée *Les deux Nègres*; elle devrait mettre en garde, à tout le moins, les lansoniens les plus fanatiques: «Certaines circonstances de ce récit ont été prises dans la réalité; mais les personnages, et presque tout ce qui leur arrive, sont jeux de l'imagination.»

L'imagination tient, en effet, une grande part comme le souligne François Ricard<sup>1</sup> et comme le démontre Annette Saint-Pierre<sup>2</sup> qui analyse l'oeuvre de Gabrielle Roy en se référant explicitement à Gaston Bachelard et aux jeux de la rêverie et de l'imaginaire. En tout cas, autobiographie ou confessions sont des termes qui se relient au problème du réalisme en littérature. Ce rapport entre l'oeuvre littéraire et le réel constitue d'ailleurs une mine pour quantité de critiques s'attachant à découvrir des sources toujours nouvelles et souvent assez hypothétiques. Gabrielle Roy, par la bouche de Christine, personnage qui unifie l'ensemble des nouvelles de *Rue Des-*

*chambault*, met, sans en avoir l'air, le réalisme en question, du moins tel qu'il est souvent compris dans une optique naïve ou traditionnelle: « — La brume?... L'un m'a répondu que c'était comme du coton répandu partout dans l'atmosphère; un autre l'a décrite comme une vapeur très fine (...) J'ai compris combien il est difficile de définir les choses vraies.» (p. 80). Cette dernière phrase est absolument essentielle car le réel tel qu'il fut perçu par certains philosophes matérialistes et positivistes du 19<sup>e</sup> siècle n'est pas le seul concevable. Bien sûr, on n'hésitera pas à souligner, comme l'a fait Gilles Marcotte<sup>3</sup>, que *Bonheur d'occasion*, par exemple, est un roman réaliste et que la littérature canadienne-française a attendu son roman réaliste jusqu'en 1945. Toutefois, ce moment de notre littérature rappelant parfois Zola ou Flaubert est rapidement dépassé et notamment par Gabrielle Roy elle-même dans ses nouvelles. Le réalisme, en effet, ne repose pas seulement sur des descriptions «minutieuses» d'objets ou de situations sociales désespérantes par lesquelles des individus malheureux sont broyés. Le réel s'inscrit aussi dans tout un univers idéologique qui affleure régulièrement à nos lèvres balbutiantes sous la forme de lieux communs, de stéréotypes, de clichés et d'idées reçues.

De ce point de vue *Rue Deschambault* (comme le dernier recueil publié par Gabrielle Roy intitulé *Un jardin au bout du monde*) représente un grand moment du réalisme authentique qui est le *réalisme critique* comme le nomme Jan O. Fischer: «les oeuvres réalistes s'intéressent à la nouvelle réalité non pas pour la célébrer, pour la décrire, d'une manière positiviste, nous en donner en quelque sorte une simple photo-

graphie, mais pour en dévoiler les fondements, la connaître et la juger.» «La représentation du monde reçoit, en même temps, la «troisième dimension» d'un regard qui juge ce qui est représenté.»<sup>4</sup>. C'est notamment dans *Rue Deschambault* que Gabrielle Roy rejoint ce réalisme critique à la Balzac ou à la Flaubert qu'il s'agisse du discours des comices agricoles de *Madame Bovary* ou du *Dictionnaire des idées reçues*. Notre écrivain a l'art de noter les préjugés que les personnages profèrent sans aucune gêne à travers quelques formules stéréotypées particulièrement vraies. On s'y croirait!

Dès lors, il est loisible à certains critiques d'affirmer que ce qui contribue à l'unité de toutes ces nouvelles «est sans nul doute l'emploi de la conscience unique» (F. Ricard, p. 95). Néanmoins une autre unité, moins évidente mais beaucoup plus profonde, se dégage au niveau de la présence de ces idées reçues, de ces préjugés auxquels aucun personnage n'échappe et que Gabrielle Roy condamne par son humour. Il est déroutant de s'apercevoir que quelques critiques ne savent trop que faire de la première nouvelle intitulée *Les deux Nègres*: «Abstraction faite du texte initial (*Les deux Nègres*) dit François Ricard, qui joue plutôt un rôle d'introduction et permet de mettre en place le décor et les principaux personnages, on aurait ainsi 3 grands groupes de récits, de longueur inégale, centrés chacun à la fois sur une période de la vie de Christine et sur une certaine attitude de la conscience narratrice» (p. 98).

Or ceci est pour le moins incomplet! *Les deux Nègres* ne doivent pas être mis à part; ils font partie de la logique interne de l'oeuvre. Dans *Rue Deschambault* le réalisme est situé surtout au niveau de l'idéologie ou du retentissement de celle-ci dans les cerveaux. Elle est à la source des préjugés les plus tenaces, ceux dont l'humanité meurt quotidiennement dévorée de solitude, de haines et de bêtise. N'oublions surtout pas les dernières lignes de *Rue Deschambault* exprimant la quintessence de ce réalisme critique par la condamnation des préjugés et des stéréotypes grouillant sur toutes les lèvres, sur-

gissant des rides les plus obscures de chaque cerveau: «Je suppose qu'ils (les élèves de l'école) m'auraient crue si je leur avais dit que la terre est peuplée d'ennemis, et qu'il faudrait haïr beaucoup de gens, des peuples entiers...» (p. 260). Ceci est clair!... et pose des problèmes fondamentaux qui vont autrement plus loin que les rapports avec la biographie de l'auteur ou qu'une conception du réalisme surannée et idéologiquement mystifiante et mythifiante.

Voilà donc, dans *Les deux Nègres*, les phrases qui sont prononcées tout «naturellement» par des femmes «normales», comme on dit, et qui n'ont rien à se reprocher: «(...) de prendre ce pauvre Nègre que certains, comprenez-vous cela, refuseraient de traiter comme un de leurs semblables. Car enfin, oui ou non, demanda maman, un Nègre a-t-il une âme?» (p. 15). Notons le qualificatif «pauvre» d'un paternalisme quelque peu rance ainsi que la question au sujet de l'âme du Nègre que certaines personnes «biens» posaient jadis au sujet de ces non moins «pauvres» Indiens! Bien sûr, ces remarques et ces attitudes qui dévoilent le niveau de «pensée» de Madame Guilbert ainsi que de la mère de Christine, sont l'objet d'une subtile condamnation par l'humour qui ne possède certes pas la violence des critiques formulées par Léon Bloy dans son *Exégèse des lieux communs*<sup>5</sup> mais qui n'en possède pas moins une très grande efficacité.

Ces expressions toutes faites surgissent encore plus fortement lorsque Christine séduit un hollandais de son âge: Wilhelm: «Ma pieuse Odette elle-même me disait d'oublier l'Étranger... Qu'un étranger est un étranger.» (p. 207). On ne peut que retenir cette tautologie<sup>6</sup> admirable qui se cautionne elle-même par le vide, puisque proférer une telle phrase c'est éviter, par un artifice rhétorique, de démontrer son opinion. Cette tautologie renvoie à toute une idéologie latente, menaçante, jamais examinée, mais qui pèse du poids de préjugés séculaires transmis de générations en générations. On aboutit alors à la phrase concluant la nouvelle: «Et maman espérait que Wilhelm, dans son

propre pays, parmi les siens, serait aimé... comme, disait-elle, il le méritait.» (p. 208). Ainsi la menace fut conjurée et les qualités du «héros» reconnues... à condition qu'il sache se faire oublier! Ce genre d'attitudes révélées par ces expressions stéréotypées qui ne représentent que la pointe de l'iceberg sont très formatrices, en particulier pour Christine, cette enfant, cette adolescente toute entière sensibilisée à cette casuistique perverse.

À travers ces idées reçues se trahit donc toute une fermeture d'esprit, toute une solitude, tout un conditionnement par la peur. Ces êtres sont alors atteint d'une dépersonnalisation assez poussée. Le père, par exemple, ne communique pas dans le noyau familial même s'il est très ouvert lorsqu'il voyage et qu'il rencontre «ses» immigrants dont beaucoup, tels les Doukhobors, sont remplis, eux aussi, de pseudocroyances et d'attitudes négatives. Cette idéologie qui fait qu'on ne voit pas la réalité mais qu'on projette au contraire des croyances et toute une rhétorique sclérosée sur le monde dans lequel on vit, se manifeste encore dans la volonté de la mère de Christine, écoutant le récit du naufrage du Titanic et affirmant au sujet des passagers: «— N'est-ce pas (...) qu'alors ils se mirent à chanter *Nearer My God to Thee?*» (p. 84). Voilà bien l'image d'Épinal type, fort rassurante pour tout être avide de certitudes, mais si peu conforme à la lutte pour la survie. Que dire alors des remarques des personnes âgées, donc détentrices du jugement moral et au fait des bienséances, proférant les pires platitudes dans les wagons de marchandises venu secourir les passagers. Le «ça ne se fait pas» du justemilieu imbu de son ego et fier de son conventionalisme envahissant pointe continuellement derrière toutes ces phrases d'un conformisme somme toute assez désopilant: «— N'est-ce pas terrible? Des jeunes gens qui il y a une heure ne se connaissaient pas, et voyez-les dans les bras les uns des autres! Et puis, danser dans un moment pareil!» (p. 55).

Ainsi, ces idées toutes faites, ces images d'Épinal, projetées par les parents de Christine, par Madame

Guilbert et bien d'autres sur le monde où ils vivent, représentent un écran qui ne permet ni de se connaître ni de voir le réel. Christine, elle, le voit car elle est fraîche, critique, aventureuse et qu'elle veut s'ouvrir au monde et à la vie. Elle échappe donc au figé grâce à sa sensibilité et à son intelligence qui lui font discerner le faux partout où il se cache. À travers toutes ces idées reçues, ces préjugés, ces lieux communs que Gabrielle Roy a repris par dizaines pour les démythifier par l'humour et le ridicule, on distingue une leçon de réalisme critique digne des plus grands écrivains. En effet Gabrielle Roy met à nu, à travers ses personnages, l'idéologie dominante et ses a priori les plus barbares. Par là, elle rejoint ces grands ouvrages, tels *Wilhelm Meister* de Goethe ou *La Chartreuse de Parme* de Stendhal sans oublier *Le père Goriot* de Balzac, dans lesquels les adolescents explorent le monde et font tomber les masques.

En 1926 José Ortega Y Gasset explorait «que l'on n'ait jamais essayé (...) d'écrire un *essai sur la bêtise*»<sup>7</sup>. Gabrielle Roy, avec tout son amour pour la vie, toute son attention aux êtres, tout son humour, nous en donne quelques éléments inscrits à travers tous les préjugés et tous les stéréotypes dont elle parsème *Rue Deschambault*. C'est donc à un niveau très particulier, celui de la libération de soi par rapport à toute une idéologie sclérosante et déshumanisante qu'il faut goûter dans toute sa finesse et relire *Rue Deschambault*.

Patrick Imbert.

Gabrielle Roy, *Rue Deschambault*, Montréal, Beauchemin, 1955, 260 p.

1. François Ricard, *Gabrielle Roy*, Montréal, FIDES, 1975, 192 p.
2. Annette Saint-Pierre, *Gabrielle Roy sous le signe du rêve*; Saint-Boniface, Les éditions du blé, 1975, 137 p.
3. Gilles Marcotte, *Le roman à l'imparfait*, Montréal, La Presse, 1976, 194 p.
4. Jean O. Fischer, *Réalisme critique, Romanistica Pragensia*, VI, *Philologica* 1, 1969, Prague, p. 33-58, (p. 35).
5. Léon Bloy, *Exégèse des lieux communs*, Paris, Gallimard, 1968, 442 p.
6. Voir à ce sujet: Patrick Imbert, *Victor Hugo, prophète du statu quo*, dans *Co-Incidences*, Ottawa, vol. 5, nos 2-3, (mars-avril 1975): 71-74.
7. José Ortega Y Gasset, *La révolte des masses*, Paris, Gallimard, 1967, 250 p.